



Macabéa

Revista Eletrônica do Netlli | ISSN 2316-1663 | V.2, N.1 | Jan. Jun. 2013

LA POLYPHONIE DES SOULIERS ROUGES: LES VOIX ET LE COEUR.



A POLIFONIA DE SAPATINHOS VERMELHOS: AS VOZES E O coração.

JANINA ESPUNY MONSERRAT
UB, ESPANHA

[RESUMO](#) | [INDEXAÇÃO](#) | [TEXTO](#) | [REFERÊNCIAS](#) | [CITAR ESTE ARTIGO](#) | [O AUTOR](#)
RECEBIDO EM 30/05/2013 • APROVADO EM 24/08/2013

Resumé

Le conte est une source de messages. Ce texte est une invitation à écouter les différentes voix qui parlent dans Les souliers rouges. Cette écoute va être faite à partir de la considération du récit comme un objet complexe polyphonique (Bakhtine) et qui présente différentes positions constitutives du personnage protagoniste. Ainsi, chaque voix va représenter une fonction psychologique essentielle dans le développement de la jeune fille aux souliers rouges.

Resumo

O conto é uma fonte de mensagens. Este texto é um convite para escutar as diversas vozes que falam nos Sapatinhos vermelhos. Esta escuta será feita a partir da consideração da conta como um objeto complexo polifônico (Bakhtine) e que apresenta diferentes posições constitutivas do personagem protagonista. Assim, cada voz vai representar um funcionamento psicológico essencial no desenvolvimento do jovem com os sapatos vermelhos.

Entradas para indexação



MOT-CLÉ: Un conte. Écoute polyphonique. Interprétation psychologique. Voix d'autrui. Voie du coeur.

PALAVRAS CHAVE: Um conto. Escuta polifônica. Interpretação psicológica. A voz de outros. Caminho do coração.

Texto integral

Forêt. Lumière. Solitude liberté joie. Curiosité joie créativité. Carrosse d'or. Croisement relation offre limitation ordre interdiction. Voix. Sans voix, d'abord, puis voix externes, et finalement, internes. Et possible perte de soi. Ou possibles retrouvailles, avec le langage du coeur.

Si je parcours le fil du récit Les souliers rouges, je pourrais le résumer comme je viens de le faire, en tenant compte d'une interprétation bakhtinienne, liée à une interprétation psychologique. Ce sera l'objet de ce texte, faire apparaître le dialogisme du conte et lui attribuer une valeur psychique. Je choisis le conte dans le livre intitulé Femmes qui courent avec les loups de Clarissa Pinkola Estés. Le hasard n'est peut-être pas un hasard et il me parle. Ce conte, fait dans ce cas de paroles écrites, vient me montrer quelque chose de mon moment de vie. Si j'écoute, il me parle. Il y a l'histoire, de la petite fille qui se fabrique elle-même des souliers rouges dans la forêt, libre, il y a la vieille qui passe avec son carrosse d'or et qui l'appelle et lui offre une vie 'civilisée', lui enlève ses souliers et lui en met d'autres, noirs et fabriqués ailleurs. Il y a le contact avec le cordonnier et de nouveaux souliers rouges, aussi fabriqués ailleurs. Il y a la soif de la fille de reprendre ce qui ressemble à ce qu'elle avait eu, les nouveaux souliers rouges, mais qui n'en sera qu'un substitut. Il y a la danse macabre et interminable, addictive, le désarroi, et la perte. De ses propres pieds. Il y a l'histoire. Il y a le message de l'histoire. L'histoire est écrite et/ou dite par un conteur, interminablement réécrite rééditée racontée dite redite et répétée. Le message de l'histoire est transmis par l'histoire elle-même. Le contenu de tous ces mots dits, de la liaison entre les personnages, des orientations que prend l'histoire, des obstacles, est message, est voix.

Conte polyphonique, donc. Dans le conte, et à travers le conte. Cela évoque aussi une écoute polyphonique. J'écoute l'histoire, avec ses diverses voix, et le message de l'histoire, voix qui résonnent et qui me parlent. Écoute polyphonique dans le sens où chacun y trouve son message.

C'est de Mikhail Bakhtine (1978) que nous employons en linguistique, pragmatique et sémiologie, le terme qui décrit le discours comme un objet complexe si on regarde celui qui est son énonciateur, producteur et/ou auteur responsable de ce qui est dit. Le discours est essentiellement dialogique, et l'être humain lui-même. Le discours est polyphonique, constitué de maintes voix. À

partir de ce regard porté sur le discours, et sur le conte en particulier, je veux m'arrêter sur les voix qui parlent dans le conte choisi, et aussi à travers lui.



Le prisme polyphonique, et puisqu'on parle de la constitution du locuteur et de son discours, est proche du prisme psychologique. En effet, les voix qui parlent ont un message. Me vient à l'esprit le regard psychologique de Carl Gustav Jung (1957), qui explique par exemple le rêve comme un message de notre psychisme, et les éléments qui apparaissent dans le rêve, comme étant des parties intimes du psychisme de la personne. Aussi, la description des contes de fées, de Bruno Bettelheim (1976), qui considère que chaque personnage, et élément du conte, représente une des parties de la mentalité de l'enfant en train de grandir. C'est le regard aussi de Clarissa Pinkola Estés (désormais CPE), qui voit dans les contes qu'elle analyse, tous les aspects nécessaires et présents dans le psychisme de l'archétype femme. Le regard de la psychologie et celui de la sémiologie se rejoignent. La complexité de l'être humain se manifeste avec ses propres productions, que ce soit le rêve, le discours, et dans ce cas le conte. Ces produits hétérogènes sont des reflets et expressions du moi, hétérogène lui-même. Et puis, quand on écoute le conte, celui-ci devient miroir, où on contemple ce qui se passe dans notre âme, et on perçoit quelles sont les diverses voix qui parlent dans nous.

Ma description va s'arrêter sur la version des Souliers rouges de Clarissa Pinkola Estés, qui vient dans le chapitre huit de Femmes qui courent avec les loups, "L'instinct de conservation: identifier les pièges, cages et appâts empoisonnés" (1995: 301-350). Les voix à l'intérieur du conte Les souliers rouges sont diverses. L'histoire de la petite fille aux souliers rouges démarre en paix, et termine dans l'agitation de se voir prisonnière de la danse et amputée des pieds. Je comparerai ces états à différentes visions ou expériences de l'autorité, dans le sens d'être maître, et dans le sens bakhtinien d'être auteur originel.

Il y a quelques vingt ans, je cherchais à voir si dans les conversations, on pouvait distinguer un discours originel et subjectif, propre et personnel, de soi-même, si on pouvait le distinguer d'un discours repris, polyphonique, impersonnel, d'autrui (Janina Espuny Monserrat, 1997). Puisqu'il s'agissait de conversations orales et enregistrées, je pouvais observer l'intonation, porteuse de sens, de message et de voix. À l'époque, j'avais pu entendre une intonation forte et assertive pour la voix personnelle originelle, et une intonation en suspens et qui annonçait autre chose à venir, je veux dire une continuation du discours, comme pour compléter ce qui ne nous appartient pas de ce qui oui nous appartient; ou une intonation en suspens qui annonçait autre chose, comme un quelque chose de confus avec une intonation voilée (voilante), puisque dans la peau de quelqu'un d'autre, on n'est pas soi-même. Deux manières d'être auteur apparaissaient, être son propre auteur, d'une part; ou, d'autre part, incarner à travers notre propre corps, et peut-être esprit, quelqu'un d'autre.

Peut-on être auteur complètement, libre, subjectif, soi-même. La petite fille dans la forêt, avec sa liberté sa solitude sa curiosité des bribes de tissus rouges qu'elle rassemble elle-même et qu'elle chausse, est auteure. Elle crée. Je me pose la question si le moment de créativité et de création est non dialogique non polyphonique, malgré notre constitution essentiellement complexe, puisque nous sommes des êtres discoureurs. Le sentiment que provoque le moment de création

à l'intérieur d'une personne est de force, de non notion de la temporalité, d'essence. C'est un moment naturel, comme l'éclosion d'une fleur, ou d'un nouveau jour ou cycle. Ce n'est la reproduction de rien. C'est un contact pur avec la vie. C'est une naissance. C'est un espace moment sacré, personnel, vital. Les souliers sont faits et cousus de sa main, elle est artisanne de sa vie, tranquille. Elle est sa propre autorité.

Puis apparaît le conflit éternel des contes, ce qui veut dire aussi le conflit éternel de la vie. L'état pur n'est pas maintenu, l'état tranquille et de soi-même va être perturbé, et assurément enrichi, ce qui passe d'abord par un appauvrissement, ou crise, certes. La vie. Apparaît la vieille et tout ce qu'elle représente, son carrosse, la protection, l'or, le lavage et l'ordre, et les nouveaux souliers. Cette apparition est-elle un acte d'amour. Serait-ce que la vieille veut aider la petite fille, avec l'imposition de son mode de vie, pour lui offrir quelque chose et accomplir sa mission de vie. Son don est un geste d'amour qui ne contemple pas ce que désire la petite fille qui se laisse faire. Un geste d'amour qui donne et qui crée des limites, contre lesquelles la petite fille va devoir se battre. Un geste nécessaire pour et dans le cheminement et le développement de l'héroïne. Un geste d'amour nécessaire et incomfortable, qui limite, qui impose, et qui brûle même les chaussures en tissu originelles. La vieille représente l'autorité externe, les règles du jeu autoritaires. Serait-elle mal vue, la vieille, mal reçue, rejetée, car elle est loin de ce qu'on pourrait ressentir comme un amour inconditionnel, mais elle a sa fonction, importante, inévitable, créatrice d'une manière différente, créatrice dans le sens de déclenchante d'un processus, d'une recherche.

En quelque sorte et quand je parle d'un geste d'amour, on peut facilement comparer la présence de la vieille dans le conte à celle d'une mère, qui soigne et qui conduit, depuis sa position d'autorité et d'adulte qui conditionne. Elle ne permet pas la conservation des souliers originels, qui étaient source de joie et de développement (CPE). Au lieu d'alimenter l'expression même de la générosité de vie, le moment de création, ce moment sacré vécu par la petite fille, au lieu de la laisser se développer dans son propre rythme et choix, la vieille, efface, nettoie brûle et marque le chemin à suivre. C'est ce que j'identifie comme la voix externe, autoritaire. Dans ce cas, cette voix avance une position qui nie, qui choque et qui impose, qui ne dialogue pas mais qui monologue. Qui ne s'aperçoit pas de la tristesse de la petite fille devant la perte de ses propres souliers. En fait, la vieille y voit mal. Ce monologue, cette voix qui vient de l'extérieur, n'écoute pas, n'a pas de sentiment, c'est la voix du système patriarcal (Claudio Naranjo, 2010), qui rejette les sentiments et priorise les règles. Dans ce système, la figure de la vieille vient structurer plutôt que partager. Dans le moment venu, elle fera confirmer la fille, lui proposera de nouveaux souliers, dont elle ne verra pas la couleur rouge, mais elle la saura, lui parviendra l'infraction, ou restes de vie sauvage, qu'elle réussira à recadrer. En fait, c'est sa fonction, recadrer la liberté. La nier, avec sa phrase menaçante, Je t'interdis de les porter désormais (CPE, p. 304). La vieille a ses règles, n'a pas de sentiments ou ne les touche pas, n'y fait pas attention, n'a pas une bonne vue, mais elle est dans sa communauté, résonateur de sa pensée et de sa position. Voix externes encore et qui renforcent la position limitante, quelque chose comme, C'est choquant de porter des souliers rouges à l'église, et tous les



regards sont désapprobateurs. C'est la voix policière, décrite dans la psychanalyse par Sigmund Freud, et dans la Gestalt par Fritz Perls. Avec insistance et à plusieurs reprises, la vieille exprime un rejet de la nature de la fille. Par sa déclaration de l'emmenner avec elle dans son carrosse, par la brûlure des souliers, par l'interdiction de porter les nouvelles chaussures choisies par la fille, par le rattrapage de la fille, à l'aide de son cocher (prolongation de la dame), et par le geste qui jette les souliers sur une étagère haute et qui prévient de ne plus jamais y toucher. En effet, tous des gestes policiers, qui jugent et qui montrent du doigt. Sans dialogues, brusques, agressifs, meurtrissants, et qui ne regardent pas la personne qui est en face, mais le soutien et la défense, coûte que coûte, des règles. Voix externes rigidifiantes. Voix autoritaires, de force, et qui prennent leur identité dans cette position haute, de savoir ce qu'il faut, du maintien des moeurs et des convenances.

Une fois que la fille est entrée en relation avec la dame, ce qui se déclenche en elle, c'est une tristesse de se voir privée de ses souliers. Chez le cordonnier, où elle choisit en cachette, vue la position négative de la dame riche, la petite fille n'écoute que son coeur affamé (CPE, p. 304). Triste affamée. Contente par moments, de les porter à l'église, contente de se satisfaire, malgré l'ambiance environnante, et encore plus contente de cela, de voir la désapprobation, et qu'elle les porte quand même. Et puis, elle ne peut s'empêcher de prendre les souliers de nouveau, malgré l'interdiction. Triste affamée joyeuse par réaction, possédée du geste de reprendre les souliers. La fille dans la forêt avait une voix et une voie libres, et un geste créateur et silencieux, sacré, vital. Prise par la dame du carrosse en or, en partie réduite en cendres, non écoutée, elle entre petit à petit dans une position 'possédée'. C'est comme dire que progressivement une autre voix, ou la voix autoritaire dans ce cas entre dans son corps et esprit, une autre voix et voie qui ne sont pas les siennes entrent en elle. C'est ce que Fritz Perls appelle une introjection, la intromisión de la sociedad, vía papá y mamá, en el animal humano (...) mediante el mecanismo de la introyección se perpetúan los tabúes sociales en el ser humano: la internalización de la policía (1975: 249). Cette voix est là qui ne tient pas compte de son essence, et son désir et sa réaction deviennent de plus en plus décentrés. Puisqu'elle est une personnette, un individu avec son coeur et son âme, elle a des sentiments, lui reste une tristesse, de ne pas se voir écoutée, et une soif, une recherche de sa voix, une poursuite obsessionnelle de ce qui lui appartient de nature, alors que son entourage le lui enlève et n'y fait pas attention.

Est-ce une recherche de l'écoute. Du partage avec l'autre. Recherche représentée par la quête des souliers perdus. Puisque la voix externe et autoritaire ne leur accorde aucune valeur, la quête constante de cet objet devient en fait la recherche d'un accord, d'une entente et d'une écoute. La dame avait-elle dit qu'elle serait comme une mère, que la petite fille serait comme sa fille. Cette rencontre devient plutôt une mésentente, un non lien, ou un lien hiérarchique, entre une voix avec autorité et une voix sans voix. La quête des souliers est la quête de sa propre voix. Éternelle, sans détente, puisque trop fortement encerclée de l'autorité externe.

La polarité fille/vieille, forêt/carrosse d'or, créativité/règles, en déséquilibre à cause de la force et répétition négatives de la vieille, aboutit à une

autre polarité. Cette fois c'est l'obsession et la soif qui s'opposent aux règles. Dans ce sens, les personnages masculins du conte, autre que le cocher et que j'identifie à la position de la dame (il n'est pas décrit et n'a pas de voix), viennent renforcer cette position progressive de la fille, qui face au recadrement trop intense, se sépare de son coeur et entre dans l'obsession, ou distraction. Donc, le cordonnier, qui s'allie à la fille, d'un clin d'oeil. Le vieux soldat de la barbe rouge, qui lui nettoie les souliers à l'entrée de l'église et qui l'invite à rester pour la danse, d'un autre clin d'oeil. Deux personnages qui offrent du rouge, les souliers, la barbe, et qui appuient apparemment le choix de la fille. Le clin d'oeil de ces hommes signifie un Vas-y vas-y, et contribue à l'obsession de la jeune fille. Va dans le rouge, qui étaient ta couleur, va dans la forêt qui était ta voie, va dans la danse que te procurent les chaussures au lieu de l'accalmie de la dame riche. Va, va. Voix diabolique en quelque sorte et qui pousse à contredire la dame, la voix autoritaire, donc voix qui ne fait que réagir, que pousser, bien que dans l'autre sens, dans le sens contraire. Voix qui appuie la soif, la possession, la lutte, la recherche sans fin. Et le cercle vicieux est fait. L'une qui interdit, la mère autoritaire, l'autre, l'homme au clin d'oeil, qui séduit. Deux voix internalisées dans l'esprit de la jeune fille, l'une pour le non, l'autre pour le oui. Dans tout cela son coeur agité, part dans tous les sens, ce qui est bien représenté par les souliers mouvants.

Selon les termes de CPE, le destin est venu se mêler et rivaliser avec la joie simple. La petite fille a perdu sa propre voix, et a intériorisé une lutte de positions différentes et opposées, la dame riche l'éblouit pour à l'instant la renfermer dans les convenances, les hommes au clin d'oeil la tentent vers le non respect de l'opinion collective. Une lutte de position qui ne lui appartient pas, originellement, mais qui se trouve dans son tracé de vie, de destin. Cadeau de vie inévitable, les voix externes demandantes et qui se mêlent dans notre état pur et originel. Un cadeau qu'il faudra ensuite chercher à délucider, à comprendre, à délier, à remettre à sa place, à comprendre, à appréhender pour finalement se retrouver soi-même. En fait, on peut voir ce conte comme une référence à la formation de l'ego et du masque social. On se revêt d'un habit qui nous est donné. Ensuite notre âme retrécie veut s'en démêler, et c'est le travail de vie, c'est le chemin de toute une vie.

La petite fille revient à la forêt, mais dans une position malade. Elle ne pouvait s'empêcher de les regarder et de mourir d'envie de les porter. À ses yeux, les souliers étaient encore la plus belle chose au monde. (...) son regard se chargea d'un désir si intense, qu'elle prit les souliers et les chaussa, n'y voyant pas de mal. (...) un besoin irrésistible de danser la submergea (CPE, p. 306). Prise de la position du clin d'oeil, du Vas-y, elle entre dans un mouvement et danse interminable, incontrôlable, c'est la position contraire et réactive à celle de la dame mère. Et là, dans son état possédé de la voix contraire, et qui semblablement appuyait la sienne au départ, la petite fille s'est perdue, elle n'a plus de contrôle sur elle-même, ce qui finalement fera apparaître en elle le désir fatigué d'enlever les chaussures, par pitié. Elle perd sa propre volonté, le contact avec son coeur et sa voie créative, et n'a donc plus de pouvoir sur elle-même. Le personnage masculin de la barbe rouge réapparaît à l'entrée de la forêt, comme il était à l'entrée de l'église, appuyant encore l'envol de la danse. C'est un appui à la voix malade, à la

voix sans conscience, à la voix sans liberté, et à la voix qui souffre, Comment les enlever comment, comment??? Ce qui revient à dire Comment en finir avec ma souffrance, comment l'éliminer, comment vivre en paix? Et ce qui revient à en rester à la question, sans la traverser. C'est bien la question des chercheurs de vérité, et la question que traversent Socrates, Bouddha, Jésus Christ, Gandhi. En quelque sorte, une question innée et une mission de l'être humain, comment redevenir soi-même. L'entrée à l'âge adulte renvoie cette question et cette recherche de sa propre voix. Jusqu'à ce que la question n'est pas répondue, ou appréhendée, le corps et l'âme de la fille dans ce cas, ne sont pas réalisés, l'adulte ne prend pas place. La danse macabre et interminable représente la lutte entre les voix reçues de l'extérieur avec (trop de) force, et la voix personnelle que nous avons connue à un moment donné, au début de l'histoire, au début de notre histoire et vie, et qui force pour ressortir, et reprendre sa juste place. C'est la voix du coeur.

Les psychologues humanistes et en particulier les Gestaltistes parlent de l'expérience humaine du vide fertile (Fritz Perls, 1975). Si en effet, nous sommes capables de retrouver un vide, dans notre pensée, dans notre attitude et notre être non occupé de voix externes intériorisées, nous sommes dans un vide fertile, car créatif, ouvert, perméable, silencieux, vivant. C'est le vide du début du conte pour la jeune fille, le vide de l'enfant, qui ne se pose pas de questions et qui simplement fait, chemin faisant. La recherche de soi, une fois que nous avons passé par l'éducation de la vieille, par l'apprentissage de normes limitantes, amoureuses et nécessaires (?), est difficile. Elle dure longtemps, dans le conte et dans la vie, et on peut facilement se perdre à jamais.

Les chaussures rouges fabriquées par un autre, c'est-à-dire s'approprié de ce que fait quelqu'un d'autre, de la voix de l'autre aussi, peut nous effacer compétement. Effacer notre voix et notre voie. La protagoniste du conte remplace ce qu'on lui a ôté, sa propre création, par la création d'un autre. Et puis vu qu'aucune valeur n'est accordée à sa première voix silencieuse et fertile, elle cherche dans l'objet le plus similaire, une réminiscence de ce qu'elle avait connu avant la vieille. L'objet, ou quelque chose qui ressemblerait à sa propre voix et position de vie, continue à ne pas être accepté, et là, son désir de se rejoindre soi-même grandit et finit par se transformer en souffrance. Incompréhension. En fait, non communication. Le non est rigide, le oui, le devient aussi. Le oui réactif, sans réflexion, sans paix. C'est vouloir remplir le vide, au lieu d'en faire l'expérience. De là un remplissage infini et qui maintient la souffrance plutôt que de la soigner, et qui place la personne sur une vie surperficielle, plutôt que de l'orienter vers sa propre profondeur et expérience.

La jeune fille est libre d'abord (la voix/e est libre), puis elle est prise par la vieille et reçoit de fortes limitations (la voix/e est occupée), et elle fait l'expérience de ne pas être valorisée, et elle cherche quelque chose qui puisse la soulager (recherche de sa voix/e libres, ailleurs). Devant l'interdiction de ce soulagement (la voix/e est fortement barrée, et donc occupée), d'autres personnages, les hommes de rouge, l'encouragent (leur voix/e contredisent et sautent les indications reçues). La jeune fille est complètement possédée par la lutte entre ces voix, qui ne font que cacher et enterrer son propre coeur (la voix est perdue).

Finalement, il m'intéresse d'analyser deux positions dans la fin du conte, l'esprit qui apparaît dans le cimetière, et qui confirme la danse éternelle, et le bourreau qui tente de ne couper que les cordons des souliers pour pouvoir les enlever des pieds de la fille, mais qui termine par devoir couper les pieds en entier.

Le premier barre le passage au cimetière, et confirme la position des hommes de rouge, de la danse éternelle de la protagoniste. Dans ce cas c'est un esprit, et non un homme. De l'au-delà, vient cette voix, qui ne donne pas encore passage à la mort, et qui renvoie à la continuation de l'addiction et de la lutte et recherche éternelle de paix. C'est la névrose. C'est la maladie. Et la non-compréhension de la maladie. C'est la recherche de la jeune fille d'arrêter et d'en finir avec son état possédé, mais c'est la réponse négative, d'une entité située du côté de la mort. C'est le refus de l'esprit, qui lui indique que ce n'est pas encore le moment de mourir et donc de retrouver la paix recherchée, et ce n'est pas non plus le moment de trouver une solution. L'esprit annonce la continuation de la névrose, de la perte, ou l'appui de la position des hommes de rouge, qui est d'être hors de soi. Ce sont des voix qui tentent et qui confirment le désir des souliers rouges de la jeune. Ce désir naît de la prohibition de les porter, c'est un désir réactif, qui ne naît pas de l'âme de la jeune fille, comme par exemple naissait naturellement l'acte de coudre des souliers quand elle était dans la forêt. Donc les voix des hommes de rouge et de l'esprit du cimetière appuient ce désir réactif, car eux-mêmes sont dans des positions d'encourager la contre-norme.

Un détail aussi, les deux hommes de rouge sont infirmes et vieux. Et la fille va devenir infirme, sans pieds. Coïncidence qui montrerait leur position de tentation et d'allécher la fille, de la séduire pour rejoindre leur nature. Loi d'appartenance, dans ce cas, On est contre les normes, on t'encourage, toi qui te rebelles, donc tu es une des nôtres, il faudra bien que tu sois comme nous un jour. C'est aussi la menace de l'esprit. En fait c'est la voix, proche de la mort qui dit, Tu es dans l'addiction et tu vas y rester, tu vas pourrir, et tu vas y rester. En quelque sorte, l'esprit a le même ton que la vieille, renfermant, limitant, monolithique, menaçant. La vieille suppose une désorientation pour la fille, avec ses limites tranchantes. Et l'esprit tranche aussi et ordonne, Tu n'entres pas, dans le cimetière, et tu continues ta danse. La vieille voulait que la jeune respecte les convenances, l'esprit veut que la jeune soit une crainte pour les autres. Dans tous les cas, la jeune fille se retrouve sans volonté. Sans voix.

La danse de la jeune fille devient de plus en plus folle et sans contrôle. Et là, apparaît le bourreau. Avant, il y a l'épisode du passage par la maison de la vieille qui vient de mourir, comme pour confirmer que, malgré que s'opposer à la vieille n'est plus nécessaire (elle est morte), la danse de la jeune continue, prise et prisonnière d'une position réactive. Devant le bourreau, elle supplie la coupure des pieds, la fin de la danse interminable. Sa voix devient désespérée devant elle-même, possédée d'une lutte qui ne lui appartenait point. Le bourreau tente un premier geste qui n'est pas définitif, les lacets des chaussures, mais ce n'est pas suffisant, car les souliers restent sur les pieds. Donc il coupe tout à fait. C'est un geste qui sauve la vie de la jeune fille. Il la sauve de la danse macabre, et la sauve de la mort complète. La jeune devient une infirme, qui sert les autres et qui perd son

désir réactif de souliers rouges. En fait, elle se récupère elle-même, malgré la perte des pieds.

Faut-il que, pour se débarrasser de la lutte interne entre les deux voix fortes, l'une, Non, ne mets pas de souliers rouges ridicules, non, non, non, c'est interdit, l'autre, Oui, prends les souliers rouges, prends-les, mets-les et danse danse, faut-il que l'arrêt de la dispute entre ces voix intériorisées passent par la perte des pieds.

L'extérieur est une forte influence dans la vie de la jeune, les voix extérieures et en principe bonnes et reluisantes, en or. Devant cette voix qui dit, C'est moi qui vais guider ta vie, la fille ne peut qu'acquérir un désir de se retrouver. Là, l'intérieur de la fille, sa propre voix assoiffée, est vite remplie par l'encouragement des hommes de rouge. C'est un remplissage qui ne vient pas d'elle-même, mais de l'extérieur, encore. Vide crée par la vieille, vide ressenti par la fille, vide rempli par le Vas-y des hommes de rouge. Comme ce vide n'est pas rempli par sa propre voix, mais par celle des autres, elle se perd. Le conte parlerait donc la quête de soi. Dans ce vide et ce remplissage venu de l'extérieur et non d'elle-même, elle y reste trop longtemps, et elle doit sacrifier ses propres pieds. Et même, son désir naturel et créatif de souliers rouges. Elle y reste trop longtemps. Mais, devant le bourreau, finalement, elle se retrouve avec la voix coupante qui dit Stop!

Le bourreau est le premier personnage qui n'a pas de voix qui s'oppose à la jeune fille, et qui lui obéit. Elle dit de couper, il coupe, sans aucune résistance ni menace ni rien du tout. D'abord, avec un geste moins fort, certes, seulement les lacets, puis ensuite, face aux larmes suppliantes de la jeune, il coupe les pieds en entier. Je veux voir dans ces larmes de la jeune fille un début de récupération de la voix de son cœur. Et je veux voir dans ce personnage, masculin, avec son hache, et qui n'est aucunement décrit, ni comme infirme ni comme vieux, ni comme portant la couleur rouge quelque part, je veux voir dans ce personnage la décision de la jeune, la décision, après quelque temps de perte de soi, après une longue période hors de soi et névrotique, la décision forte de couper net, de trancher avec le passé. Elle perd ses pieds, ce qui veut dire, elle perd sa danse imposée, elle perd ses souliers rouges qui remplaçaient les siens, donc elle perd un objet substitut et qui remplissait le vide, mais elle perd et arrête donc aussi sa lutte interne. Je veux voir aussi dans cette perte des pieds, de la danse et des souliers rouges fabriqués ailleurs, je veux y voir le geste avec lequel la jeune se débarrasse de son ego. En effet, on voit à la fin du conte un geste très fort et violent, le bourreau qui coupe les pieds, mais c'est bien la jeune qui demande et qui dit Coupe, et le bourreau s'exécute. Donc c'est elle qui décide. Elle décide de récupérer sa force, sa voix, les larmes aux yeux. Elle coupe sa danse et son ensorcellement. Les pieds avec les souliers rouges partent et continuent de danser ailleurs, comme représentant l'addiction qui n'a plus rien à faire ici, et qui donc s'éloigne, car la fille a décidé. Et là, son désir de remplir le vide ne revient plus, et de nouveau, comme au début de l'histoire, elle s'adapte à la vie. Là, elle sert les autres, elle sert la vie, et plus personne ne la dérange. Elle n'est plus sollicitée de l'extérieur, de faire ou de ne pas faire ceci ou cela. Simplement, elle redevient quelqu'un sans conflit. Elle perd l'extérieur, l'attention au remplissage, à la distraction, aux voix externes, et elle se

retrouve. Elle récupère sa voix/e, son calme, son coeur. En adéquation à la vie, l'agitation est remplacée par le silence.



Fin. Je relis le conte et j'entends encore d'autres messages. Chaque lecteur et auditeur va entendre les siens, semblables à ce que je viens de présenter, ou non. Plutôt que chaque objet, élément ou symbole du conte, j'ai fait parler les personnages des Souliers rouges, à savoir la jeune fille, la vieille, le cordonnier, le soldat de barbe rouge, l'esprit, le bourreau. Tous des personnages qui ont eu une voix, un message et un sens spécifique dans la vie et la transformation de l'héroïne. On pourrait aussi bien, et en suivant l'esprit des psychologues humanistes et aussi des sémioticiens, voir tous les symboles comme porteurs de signifié, et écouter d'autres éléments, comme la couleur rouge, ou noire des chaussures, les habits blancs, le sens de l'église, de la forêt, du cimetière, de la hache, etc. Le message général de l'histoire ne changerait point. Je le reprends avec ces mots du Dalai-Lama: Aussi longtemps que nos esprits en sont la proie [des pensées négatives et indociles], même si nos vêtements sont douillets et confortables, nos nourritures délicieuses, nos problèmes ne seront pas résolus (1998: 13).

Referências



- BAKHTINE, Mikhail. **Esthétique et théorie du roman**, Gallimard, 1978.
- BETTELHEIM, Bruno. **Psychanalyse des contes de fées**, Pocket, 1976.
- DALAÏ-LAMA. **Du bonheur de vivre et de mourir en paix**, Point2, 2013.
- ESPUNY MONSERRAT, Janina. **Études de la diaphonie dans des dialogues en face à face**, Universitat de Barcelona, 1997.
- JUNG, Carl Gustav. **Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées**, Gallimard, 1991.
- NARANJO, Claudio. **La mente patriarcal**, Integral, 2010.
- PERLS, Fritz. **Dentro y fuera del tarro de la basura**, Cuatro Vientos, 1975.
- PINKOLA ESTÉS, Clarissa. **Femmes qui courent avec les loups**, Le Livre de Poche, 1995.

Para citar este artigo

MONSERRAT, Janina Espuny. A Polifonia de Sapatinhos Vermelhos: As Vozes e o coração. **Macabéa – Revista Eletrônica do Netlli**, Crato, v. 2., n. 1., Jun. 2013, p. 84-94.

O Autor

Dpat de Romàniques. Secció de francès
(Lingüística, llengua i conta contes, en francès)